

Quotidiens oubliés

Anne Vallières

Number 74, Fall 1997

Vieux-Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17035ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)

1923-2543 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vallières, A. (1997). Quotidiens oubliés. *Continuité*, (74), 65–69.



Quotidiens *oubliés*

Photo : Claudel Huot

*Lorsqu'on évoque le patrimoine bâti du Vieux-Québec,
c'est la plupart du temps pour admirer les somptueux ensembles
architecturaux ou pour s'émerveiller devant une maison
ayant vu naître ou mourir un grand personnage.
Mais le quartier foisonne aussi d'antiques demeures
qui ont participé à son évolution.*

par: Anne Vallières

Au gré des promenades et des souvenirs, le Vieux-Québec offre un visage qui lui est propre, totalement différent de celui des quartiers qui l'entourent.

L'architecture domestique constitue certainement l'un des éléments les plus importants pour donner une « âme » à un quartier. La forme des maisons, leurs matériaux, leurs couleurs sont autant de traits de personnalité qui, malgré la diversité des agencements, donne à l'ensemble un cachet bien reconnaissable. Cette impression est renforcée par une foule de détails que partagent plusieurs habitations, en dépit de tous leurs traits distinctifs, et qui, globalement, leur donnent une identité commune.

L'architecture domestique est malheureusement trop souvent considérée de façon réductrice, quelques-unes seulement

de ses composantes semblant, aux yeux de beaucoup de gens, dignes d'attention. On s'arrête volontiers sur les techniques de construction ou encore sur des détails stylistiques que l'on tente de rattacher aux grands courants artistiques ayant marqué l'architecture monumentale. Cela revient à scruter les arbres sans voir la forêt.

Cette conception est toutefois en train d'évoluer, grâce à l'importance croissante accordée à la reconquête des centres anciens. On est de plus en plus conscient de la nécessité d'adopter à l'égard de l'architecture domestique une approche globale. Dans l'élaboration d'une typologie des demeures, on va maintenant au-delà des modes d'assemblage ou des styles architecturaux. Des repères tels que l'utilisation des parcelles de terrain (en particulier leur largeur sur rue), la répartition des fonctions sur ces parcelles du bâti et de l'espace libre, et le système de distribution des accès à la demeure depuis la rue ont indubitablement leur importance.

Souvent discrète, la maison demeure pourtant l'âme du quartier historique. Ici, derrière l'hôtel de ville un de ces témoins.

Photo: Roger Côté



AINSI S'EST CONSTRUITE QUÉBEC

La principale caractéristique d'un quartier historique est de conserver les traces d'un long processus de formation. Entreprise il y a presque quatre siècles, l'urbanisation du Vieux-Québec s'est réalisée lentement et inexorablement. La première étape fut l'occupation graduelle jusqu'à sa saturation d'un territoire dont les limites étaient fixées par l'enceinte défensive, une évolution typique de ville *intra-muros*, en somme. Cette étape fut suivie par la densification horizontale et verticale des lots occupés par les habitations et, dans de nombreux cas, par leur substitution. Évidemment, cette séquence chronologique est schématique et, dans la réalité, ces phénomènes se sont souvent chevauchés. Ainsi, par exemple, les terrains disponibles à la Basse-Ville ont été rapidement tous occupés et la densification en hauteur s'y est produite bien avant que la Haute-Ville ne soit complètement édifiée.

Aux grandes étapes du développement urbain correspondent différents types d'habitations. Le paysage du Vieux-Québec qui s'offre aujourd'hui à nos yeux a été principalement façonné au XIX^e siècle. Même si le bâti est relativement récent par rapport à la fondation de la ville, des traces historiques, calquées sur la division parcellaire d'origine ou le recyclage de fondations anciennes sont, malgré les transformations survenues au cours des siècles, toujours visibles aujourd'hui.

QUAND ON VIENT DE LA HAUTE-VILLE...

Les premières maisons construites à Québec vers 1608 ont été directement influencées par les types architecturaux existant à la même époque dans le nord de la France. Une imitation qui s'est faite tout naturellement, puisque le nord de l'hexagone était le lieu de provenance des premiers habitants de la Nouvelle-France.

Des témoignages écrits, quelques rares images de cette époque nous ont appris que les constructions domiciliaires urbaines des premiers temps de la colonie se sont d'abord concentrées autour de l'Abitation de Champlain, dans la Basse-Ville. Les maisons étaient alors construites en pierre, en colombage ou en bois (pièce-sur-pièce). Cependant, quels que

La densification en hauteur s'est produite plus lentement dans la Haute-Ville. Ici à l'angle des rues de Laval et Hébert.

Photo: Claudel Huot



soient les matériaux utilisés, elles avaient toutes la même forme: une configuration rectangulaire — presque carrée pour les plus petites — avec le côté le plus long parallèle à la rue. Le toit a deux versants à forte pente; il est percé de lucarnes et recouvert de bardeaux, de planches ou, beaucoup plus rarement, d'ardoise. À l'origine, comme il s'agissait de s'abriter au plus vite, les maisons étaient, selon toute vraisemblance, de petites dimensions. Elles avaient le double avantage d'être plus rapides à construire et de mieux protéger les habitants du froid. Presque toutes les maisons construites avant 1682 ont un rez-de-chaussée dont la superficie est inférieure à 90 mètres carrés:

Petit joyau du patrimoine urbain sur la rue Sainte-Monique. On retrouve ici et là dans le Vieux-Québec quelques ruelles et cours arrières. La densification du tissu urbain a rendu la chose rare.

Photo: Claudel Huot





À la fin du XVIII^e siècle, la Haute-Ville *intra-muros* (ici à l'angle des rues des Grisons et Saint-Denis) est devenue un quartier huppé.
Photo : Luc-Antoine Couturier

la moitié d'entre elles font même moins de 45 mètres carrés. Les demeures spacieuses représentent des exceptions.

À la suite de l'incendie de 1682, qui détruisit presque toutes les maisons de la Basse-Ville, la demeure type du Québécois s'agrandit. On lui ajoute un étage, ce qui établit une première distinction importante entre la maison urbaine et la maison rurale. À l'occasion de la reconstruction, les habitants ont choisi d'opter davantage pour la pierre, un matériau plus durable et surtout moins inflammable. Pendant ce temps, à la Haute-Ville, on continuait d'ériger de petites maisons à un seul étage.

Durant la première moitié du XVIII^e siècle, la Basse-Ville devient très peuplée. Le secteur autour du palais de l'Intendant, en bordure de la rivière Saint-Charles, se développe rapidement. À la Haute-Ville, les maisons se construisent principalement autour du château Saint-Louis et de la place d'Armes, de même qu'au nord du Séminaire, où une partie du fief de Sault-au-Matelot est lotie. Vers 1745, l'occupation du sol varie beaucoup selon la localisation des parcelles. En Basse-Ville, plus des deux tiers du sol édifiable est occupé. Pour chaque parcelle, la maison s'étend sur environ 60 % du terrain. La cour est donc de dimensions réduites et on l'utilise principalement pour entreposer le bois ou pour garder quelques animaux.

En Haute-Ville, la situation est très différente : la maison n'occupe que 30 % du terrain, ce qui permet à l'occupant d'y aménager un potager. La façade de la maison remplit rarement toute la largeur du terrain et un passage, le plus souvent ouvert mais parfois mitoyen et couvert, relie la rue à la cour. La plupart des maisons sont encore détachées puisque moins d'une sur vingt partage son mur pignon avec une autre. Le phénomène des maisons alignées se manifeste surtout dans la Basse-Ville².

C'est à cette époque que les limites du territoire de la Haute-Ville sont pour ainsi dire figées par la construction des fortifications conçues par l'ingénieur Chaussegros-de-Léry. À l'intérieur des murs, les petites maisons disparaissent graduellement alors qu'elles se multiplient dans les faubourgs Saint-Jean et Saint-Roch nouvellement formés.

PRÉCIEUX ESPACE

Après les destructions de la Conquête de 1759, on reconstruit les maisons de la ville sans que n'y soient apportées de grandes

modifications. Le changement de régime semble avoir peu d'influence sur la manière qu'avaient les citoyens de Québec d'aménager leur paysage urbain. Les plus grands changements qui marqueront l'architecture domestique du quartier seront dûs, plus d'un demi-siècle plus tard, à une importante pression démographique, elle-même conséquence d'une grande prospérité économique liée au commerce du bois et aux chantiers navals. La densification horizontale des parcelles entraîne la mitoyenneté des habitations. Les maisons en arrivent à occuper tout le front du lot, ce qui entraîne l'apparition de nouveaux dispositifs d'accès à la cour. On aménage des ruelles là où c'est possible, le tissu urbain le permettant rarement. Les nouvelles maisons se voient donc dotées d'un porche avec une porte-cochère en façade tandis que les maisons existantes adoptent la même solution, comblant ainsi l'espace de l'ancien passage. Cette expansion horizontale se poursuit jusque vers les années 1840 alors que la Haute-Ville atteint son seuil de saturation avec 650 unités construites³.

Le phénomène de construction en hauteur prend de l'ampleur autour de 1820, à la suite à une poussée démographique importante combinée à une hausse du prix des terrains. Cette inflation foncière était partiellement due à l'occupation par les militaires d'une superficie considérable de la ville *intra-muros*. Cette tendance au développement en hauteur s'accroît nettement après 1842, alors que 70 % des maisons de la Haute-Ville comptent trois étages. Cela conduit à une transformation de la configuration des habitations : le front des maisons se rétrécit et leur rectangle s'allonge vers le fond du terrain. L'escalier devient un élément important de l'aménagement intérieur ; afin de dégager le maximum d'espace, on lui fait longer l'un des murs mitoyens, cueillant son éclairage par les fenêtres de la façade, selon un modèle de maisons en rangée typique de nombreuses villes anglaises.

C'est aussi à cette époque que la brique, matériau jusque-là boudé à Québec comme revêtement extérieur, apparaît sur les façades des maisons. Il est intéressant de noter à cet égard la différence caractéristique des côtés nord et sud de la rue Saint-Jean. Sur ce dernier prédominent les bâtiments en brique construits vers 1896 après l'élargissement de l'artère, alors qu'en face, du côté nord, subsistent quelques bâtiments plus anciens, faits de pierres.

DES MAISONS POUR L'ÉLITE

Les incendies et les démolitions de bâtiments sont de tout temps les facteurs les plus fréquents de reconstruction sur des lots déjà occupés. Cependant, les substitutions de maisons, qui s'accélérent dans le Vieux-Québec durant la dernière moitié du XIX^e siècle, ont des causes plus variées.

D'abord, ce mouvement fut amorcé exclusivement par la classe la plus aisée de la ville. Depuis la fin du XVIII^e siècle, la Haute-Ville *intra-muros* est devenue un quartier huppé. Cette vocation fut consacrée au XIX^e siècle, car l'acquisition de l'une des rares parcelles de terrain encore disponibles dans le quartier ou encore la démolition pour reconstruire une maison existante entraîne des dépenses considérables. Ensuite, on a observé, surtout aux limites du quartier de la Haute-Ville (par exemple sur la rue des Remparts), là où l'abaissement de l'enceinte défensive a dégagé des fenêtres sur le fleuve, que des demeures cossues se sont imposées dans un secteur jusque-là occupé par de modestes maisons d'artisans. Enfin, la construction de ces nouvelles demeures est systématiquement supervisée par des architectes, contrairement aux précédentes, érigées par des hommes utilisant un savoir-faire artisanal transmis au cours des générations. Les architectes introduisent dans le paysage résidentiel du quartier des modèles académiques ou fortement inspirés par des cultures étrangères, selon les modes du moment.

La résidence urbaine de cette époque se distingue donc des maisons plus anciennes par son ornementation, souvent très élaborée, ainsi que par la diversité et la qualité supérieure des matériaux. On peut en voir de fort beaux exemples sur la rue des Remparts ainsi que sur les rues D'Auteuil, Sainte-Ursule et Saint-Denis.

Durant cette période apparaissent aussi de nombreuses maisons en rangée. Conçues par des architectes, elles témoignent d'une évolution importante qui confirme l'impact de l'architecture domestique sur la trame urbaine. Les maisons modèlent parfois la longueur complète d'un îlot et forment une véritable paroi définissant l'espace public, comme dans le cas de celles qui font face au parc des Gouverneurs, sur la rue Laporte.

Parallèlement à ce phénomène de substitution et de reconstruction des maisons, d'autres transformations affectent le paysage bâti. La construction de nouvelles ailes et d'annexes aux habitations comble

progressivement presque tout l'intérieur des îlots. De nombreux bâtiments sont surhaussés d'un ou de deux étages, et de nombreuses maisons sont couvertes, par la même occasion, d'un toit plat, une technologie mal maîtrisée jusqu'alors et qui, tout en maximisant l'espace habitable du dernier étage, élimine les risques de chutes de neige et de glace sur les trottoirs.

La richesse de l'architecture domestique du Vieux-Québec doit beaucoup à la variété qui a résulté de son long processus de formation. L'arrondissement historique s'est donné un cachet architectural unique en marchant, pour ainsi dire, sur ses propres traces. La protection de ce patrimoine architectural et urbain inestimable ne sera acquise qu'à la condition expresse qu'on maintienne — voire qu'on renforce — la vocation résidentielle du quartier. Habité, vivant, il pourra, grâce à la connaissance et à la compréhension des mécanismes qui l'ont formé et transformé, continuer de concilier les exigences de la vie contemporaine avec celles de notre mémoire collective.

■ *Anne Vallières est architecte.*

1. Rémi CHÉNIER, 1991, Québec ville coloniale française en Amérique: 1660 à 1690, Environnement Canada, Service des Parcs: Ottawa, pp. 159-201.
2. Yvon DESLOGES, 1991, Une ville de locaux. Québec au XVIII^e siècle, Environnement Canada, Service des Parcs: Ottawa, pp. 87-95.
3. André CHARBONNEAU et *al.*, 1982, Québec, ville fortifiée du XVII^e au XIX^e siècle, Éditions du Pélican: Québec, pp. 423-428.

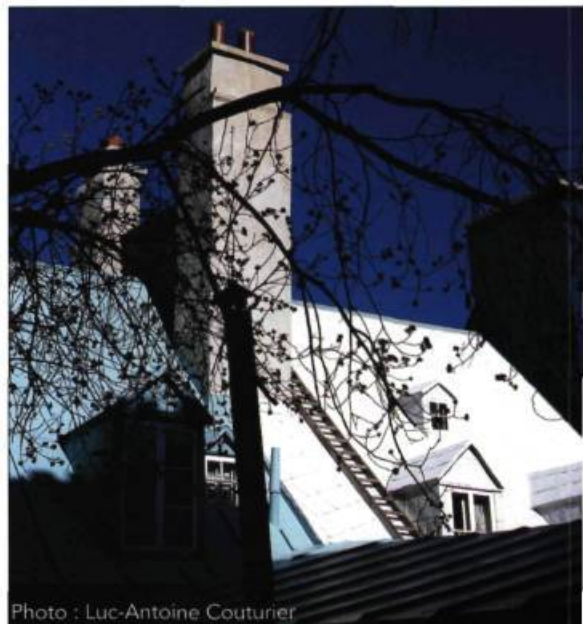


Photo : Luc-Antoine Couturier

Les richesses de l'architecture domestique du Vieux-Québec doivent beaucoup à la variété qui a résulté d'un long processus de transformation. Ce cachet doit être protégé et la vocation résidentielle du quartier, maintenue. Il est ainsi possible de démontrer que les exigences de la vie contemporaine ne sont pas incompatibles avec la sauvegarde de notre mémoire collective.



Photo : Luc-Antoine Couturier